

—Je veux vous demander, Jacques, si je dois publier ou non le manuscrit.

—Non, Maurice, vous ne le devez pas, répondit vivement Sarrue.

—Pourquoi ?

—Parce que ce serait une mauvaise action, Maurice ; parce que vous ne devez pas songer au bénéfice quelconque que vous rapporterait un scandale public.

—Jacques, vous êtes un véritable puritain ; vous savez que je puis faire du manuscrit l'usage qu'il me plaira ; le marquis de Soubreuil me laisse le droit de le publier.

—Je ne dis pas le contraire, mon cher Maurice ; mais quand M. de Soubreuil vous a envoyé son manuscrit qui renferme—et j'appuie sur les mots—sa confession, ses pensées intimes, il se trouvait dans un grand trouble d'esprit et n'était certainement plus en état de réfléchir.

—Mais songez-y donc, Maurice, la mort du baron de Manoise et de mademoiselle Jeanne de Manoise date d'un an et celle du marquis est d'hier. Et vous ne vous croiriez pas répréhensible en livrant à la publicité les détails intimes que contient ce manuscrit !... D'ailleurs, Maurice, la baronne de Manoise existe encore et Andréa aussi existe. Et puis je trouve qu'il est mauvais, quand on peut ne pas le faire, d'étaler sous les yeux du public les plaies de la famille ou nos infirmités sociales.

—Si le manuscrit du marquis de Soubreuil est un jour imprimé, que ce soit dans quarante ou cinquante ans, alors que les noms de Soubreuil et de Manoise, de mêmes que ces terribles événements, seront complètement oubliés. En attendant, Maurice, conservez tel qu'il est l'héritage du marquis et gardez-le précieusement sous clef dans un tiroir."

Maurice paraissait contrarié.

—Si je ne me trompe, reprit Sarrue, mes paroles ne vous ont pas convaincu, et vous n'êtes point de mon avis.

—Si, Jacques je sens bien que vous avez raison ; mais j'avais cru, j'avais pensé...

—Quoi ?

—Que la volonté de M. de Soubreuil était que le manuscrit fût publié.

—Dans tous les cas, cette volonté n'est pas formellement exprimée.

—C'est vrai, dit Georges Raynal.

—On pourrait supprimer les noms propres et les remplacer par des X, des A, ou des étoiles, répliqua Maurice, qui tenait à son idée.

—Oui, sans doute, fit le poète ; mais, au lendemain du suicide du marquis, vos étoiles seraient transparentes et tout le monde lirait les noms que vous croiriez avoir cachés. Je vous le répète, Maurice, ce serait faire un bruit inconvenant autour de ces trois malheureuses victimes qui reposent au cimetière du Père-Lachaise. Croyez-moi, il faut laisser dormir les morts.

—Et puis savez-vous si vous ne mécontenteriez pas les parents et les amis de M. de Soubreuil ? Savez-vous si ce ne serait pas pour madame la baronne de Manoise, si cruellement frappée, une nouvelle et grande douleur ? Ce sont là d'autres considérations dont vous devez tenir compte.

—Assurément, retranché derrière le manuscrit, vous n'auriez à craindre aucune querelle : mais dépositaire d'un secret aussi important, les honnêtes gens vous blâmeraient de l'avoir révélé."

—Je me rends à vos raisons, Jacques ; mais Andréa existe toujours, et il faut renoncer à la satisfaction de la faire connaître, de la montrer telle qu'elle est ; enfin, de lui arracher son masque.

—Je comprends, répondit Sarrue, vous auriez voulu vous faire le justicier de cette femme ?

—Peut-être.

—Andréa ne restera pas impunie, dit Georges ; si elle échappe à votre justice, elle rencontrera sans doute d'autres vengeurs. Dans tous les cas, Dieu est là ; il lui infligera le châtement qu'elle a mérité.

—En attendant, elle peut faire encore des victimes, répondit Maurice.

Depuis un instant, le poète réfléchissait.

—Savez-vous, Maurice, dit-il, comment, un peu plus tard, dans quelques années, je voudrais que le manuscrit du marquis fût publié ?

—Non, mais dites-le-nous.

—Eh bien, je voudrais—en changeant les noms, bien entendu même celui d'Andréa—qu'il fût

encadré au milieu de beaucoup d'autres faits s'y rattachant plus ou moins directement, et qu'il devint ainsi le principal épisode d'un récit mouvementé, plein d'intérêt dont la Charmeuse serait l'héroïne. Alors, l'histoire ou la partie réelle de l'ouvrage formerait un tout avec la partie laissée à l'imagination et vous auriez ainsi un véritable roman de mœurs.

—Ah ! mais, voilà une excellente idée ? s'écria Maurice.

—Elle vous plaît, n'est-ce pas !

—Elle me plaît, et je l'adopte.

—Vous sentez-vous capable de la mettre à exécution ?

—Oui, si vous m'aidez, Jacques.

—Nous verrons ; nous reparlerons de cela au moment opportun, dans deux ou trois ans. D'ici là, nous saurons peut-être ce qu'est devenue Andréa ; c'est la Charmeuse elle-même qui doit nous le dénoûment de notre action, de notre drame.

—Oui, c'est cela, il faut que nous sachions ce qu'Andréa est devenue. Croyez-vous, Jacques, qu'elle osera revenir à Paris ?

—Pourquoi pas ?

—Après les malheurs qu'elle a causés ?

—Ceux qu'elle pouvait craindre ne sont plus. Elle reviendra, Maurice, soyez-en sûr. Seulement, d'abord, il est possible qu'elle reparaisse à Paris sous un autre nom.

—Dans ce cas, Jacques, comment pourrions-nous la reconnaître, nous, qui ne l'avons jamais vue ?

—Comment ? Nous la reconnaitrons à ses exploits, Maurice. En attendant, mon ami, vous allez enfermer ce manuscrit dans un tiroir, comme je vous l'ai dit, et vous ne confierez à personne, vous entendez bien, Maurice, à personne, possédez ce précieux document, pas plus que vous ne parlerez de ce qu'il contient.

—C'est dit, Jacques ; je vous promets de garder le silence.

—C'est le sujet entier de notre grand roman, fit le poète en souriant ; donc, il ne faut pas nous le laisser chiper.

Maurice enveloppa le manuscrit dans la moitié d'un journal et le serra au fond d'un tiroir.

Messieurs, dit Georges Raynal, il est déjà six heures.

—Est-ce que nous ne passons pas ensemble le reste de la soirée ? demanda Maurice. Mon intention était de vous offrir à dîner ; il y a au coin de la rue un excellent restaurant.

—Je regrette de ne pouvoir accepter, répondit Georges ; mais il faut qu'à huit heures précises je sois rentré au quartier.

—Mon cher Maurice, dit Sarrue, une autre fois, Georges et moi, nous accepterons votre invitation. Avant de nous séparer ce soir, il faut que nous désignons un jour de la semaine où nous pourrions nous rencontrer dans un café au centre de la ville.

—Messieurs, reprit Georges, c'est aujourd'hui samedi ; si vous le voulez bien, nous nous verrons mardi prochain, à cinq heures, au grand café Parisien. Comme cela, j'aurai le plaisir de vous voir et de vous serrer la main avant mon départ.

—Votre départ ?

—Oui. Ce matin même le commandant du bataillon m'a annoncé que j'étais nommé sous-lieutenant au 44^e de la ligne. Je partirai probablement mercredi matin pour aller rejoindre mon régiment, qui se trouve actuellement à Montpellier.

—Mon cher Georges, dit le poète en lui tendant la main, recevez mes sincères félicitations.

—Et les miennes, ajouta Maurice, mettant aussi sa main dans celle de Georges.

—Alors, c'est convenu, reprit celui-ci, à mardi.

—Oui, à mardi.

—Il n'est que six heures, fit remarquer Sarrue, si cela ne vous déplaît pas, Georges, nous allons vous accompagner un bout de chemin, Maurice et moi. Nous avons tous trois besoin de prendre l'air.

—Mon cher Sarrue, répondit Georges, votre proposition m'est infiniment agréable.

—Pendant longtemps peut-être, vous allez être loin de nous, reprit le poète, s'adressant à Georges.

—Je ne vous oublierai pas pour cela, et je vous écrirai souvent.

—Enfin, il faut espérer que votre régiment se

rapprochera de Paris et même qu'il y viendra. En attendant cela, continua Sarrue, je voudrais que nous fissions ici la promesse solennelle de rester toujours unis par l'amitié et d'être prêts au premier appel de celui d'entre nous qui se trouverait menacé d'un danger quelconque.

Jacques Sarrue allongea le bras et dit :

—Nous jurons donc de rester fidèles à notre amitié !

Georges Raynal et Maurice Vermont tendirent le bras et répondirent :

—Nous le jurons !

Après ce serment ils s'embrassèrent tous les trois et sortirent de la chambre.

XXII

Racontons, maintenant, l'arrivée de Georgette à Paris.

Elle descendit du wagon de troisième classe, où elle avait pris place, ayant son petit paquet de hardes sous le bras. Un coup de craie de l'employé de l'octroi lui ouvrit le passage.

La voilà dans la cour de la gare de l'Est.

En présence du mouvement des facteurs et des voitures, en entendant cinquante voix qui appelaient en même temps les numéros de ces dernières, Georgette se trouva un moment interdite, ahurie. Elle regarda à droite et à gauche, en se demandant :

—Où vais-je aller ?

Mais elle savait que, même dans les Ardennes, quand un voyageur égaré cherche le chemin qu'il doit prendre on s'empresse de le lui indiquer.

Elle s'éloigna un peu, pour ne pas être bousculée par les voyageurs ou les employés, et ses yeux se mirent à interroger la physionomie des gens qui allaient et venaient sur le trottoir.

Au bout d'un instant, elle distingua plus particulièrement un homme déjà âgé, ayant la barbe et les cheveux blancs. Elle surmonta sa timidité, et s'approchant de lui.

—Monsieur, dit-elle, je vous serais bien obligée de m'indiquer la demeure de M. le baron Henri de Manoise.

Le vieillard laissa tomber ses yeux sur elle, comprit qu'il avait affaire à une enfant naïve, débarquant de sa province, et se mit à sourire.

—Ma chère petite, répondit-il avec bienveillance, Paris est une grande ville, et bien que j'y connaisse beaucoup de gens, je ne puis vous donner le renseignement que vous me demandez. Du reste, vous pourriez passer ainsi plusieurs jours à interroger inutilement des milliers de personnes.

—Mon Dieu, fit Georgette avec effroi, que vais-je devenir ? Que vais-je faire ?

—Vous n'avez donc pas l'adresse de ce monsieur que vous appelez le baron de Manoise.

—Hélas ! non.

—Je comprends ; vous avez supposé que c'était à Paris comme au village où tout le monde se connaît.

—Pas précisément, monsieur, mais je croyais...

—Qu'un baron doit être connu ? Assurément, moi, mais dans le monde où il vit. Je ne suis, moi, qu'un commerçant de ce quartier, et je ne connais pas les nobles personnages du faubourg Saint-Germain.

—Monsieur, reprit Georgette, des larmes dans les yeux, puisque vous semblez avoir pitié de mon ignorance, soyez assez bon pour me donner un conseil.

—C'est chez M. le baron de Manoise que vous voulez aller directement ?

—Oui, monsieur.

—Eh bien, suivez-moi, nous allons tâcher de savoir où il demeure.

Georgette suivit l'honnête commerçant, et ils entrèrent ensemble dans le restaurant en face de la gare.

Ayant fait asseoir la jeune fille, le vieillard alla parler à un garçon de l'établissement, et un instant après, Georgette, qui suivait tous ses mouvements, le vit feuilleter un livre énorme. Il le referma bientôt et revint près d'elle le visage souriant.

—Venez, lui dit-il.